

TEMPERATURE

Du 15 février 1905.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 1h du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Les Philippines.

Il paraît que bon nombre de membres du Congrès, sénateurs et représentants, commencent à croire qu'en achetant les Philippines, après la guerre avec l'Espagne, les Etats-Unis ont fait une mauvaise affaire.

Il est surtout inquiète des dépenses énormes et des sacrifices de vies humaines que nécessite l'administration d'un peuple très différent de celui de la métropole. Il diffère même que l'établissement de relations intimes entre eux paraît impossible.

Un autre indice des sentiments des congressistes à l'égard des Philippines est trouvé dans l'accueil glacial fait au message du président Roosevelt accompagnant le rapport de

l'Académie nationale des Sciences. Ce comité recommandait l'institution d'explorations scientifiques dans les îles et la création d'un conseil scientifique de huit membres, en demandant un crédit initial d'environ \$750,000.

Les sénateurs se sont montrés rétifs en cette occasion et ont ainsi montré clairement que, dans leur opinion, il vaudrait mieux se désister de l'occupation archipel.

Il ne semble plus douteux aujourd'hui que le Congrès accepterait avec joie tout moyen décent et honorable de débarrasser les Etats-Unis de leurs possessions coloniales, surtout des Philippines.

Un des membres les plus considérables de la Chambre des Représentants s'est fait l'écho de l'opinion de la plupart des hommes politiques américains ces jours-ci en s'écriant:

"Non, sérieux invincibles si nous ne possédions pas une seule île dans le monde."

En même temps un autre s'exprimait ainsi: "Comme un enfant un nouveau jouet, le Congrès a saisi les Philippines en tremblant de curiosité, mais aujourd'hui qu'il a déposé le jouet de sa brillante enveloppe et qu'il en voit le squelette il est tout disposé à le jeter."

C'est exactement la même chose sous deux formes différentes, et il est conséquemment certain que dans les hautes sphères politiques on commence à envisager sérieusement l'abandon des Philippines.

On y serait même presque décidé et il n'y aurait plus qu'à trouver le moyen de s'en restituer précieusement. Mais c'est précisément là le côté le plus difficile de la question.

Bombes Anarchistes

Il faut espérer que le double attentat anarchiste de l'ho et Troubetzky et de l'avenue de la République ne marque pas le commencement d'une nouvelle série d'exploits d'adeptes de la propagande par le fait comme celle que Paris a vu déployer de 1892 à 1894. Maintenant que la justice peut s'appuyer sur des lois très sévères, qui n'existaient pas à cette époque, et que la police possède un répertoire minutieusement tenu des révolutionnaires de toutes catégories, depuis ceux qui parlent et sortent jusqu'à ceux qui agissent, le renouvellement de ces attentats criminels paraît improbable.

C'est seulement en 1880 que les anarchistes, restés jusque à présent aux socialistes, sans organisation spéciale, se sont groupés en un parti révolutionnaire autonome.

Les troubles de Montsou les-Mines ne tardèrent pas à éclater, puis, en 1883, vint le fameux procès de Lyon où cinquante-trois des plus ardents préparateurs par le fait furent condamnés.

Le mouvement paraissait complètement arrêté quand, en 1887, l'apparition du journal "Le Révolte", rédigé par les compagnons Eliezer Reclus, Kropotkin et Grave, vint lui donner un nouvel essor.

La propagande entreprise par ces trois hommes fut si efficace que, dans les dix-huit mois qui suivirent, le mouvement anarchiste se développa dans toute la France.

Il ne devait recommencer douze jours après, boulevard Saint-Germain. Une bombe placée au premier étage de la maison portant le numéro 138, et appartenant au comte de Montequion-Fezensac, fit explosion dans la soirée, ravageant plusieurs appartements.

Personne ne fut sérieusement blessé. La détonation avait été si forte qu'on l'entendit de la place de la Concorde. Les anarchistes venaient M. Benoit, C. a. a. seiller à la cour, qui habitait l'immeuble. Le magistrat était assis dans sa bibliothèque.

La semaine suivante, deux individus déposèrent dans la vitrine de la maison de la rue de la Harpe, un engin ressemblant beaucoup à celui du boulevard Saint-Germain; ils parent prendre la fuite. Un pan de mur de la caserne s'effondra. Dégâts matériels seulement.

Paris était affolé par ces attentats successifs, d'autant plus que la police ne parvenait pas à en saisir les auteurs. Il le fut

bien davantage encore quand, le dimanche 27 mars, une "marinette" infernale fit sauter la maison située 39, rue de Cligny. Plusieurs locataires furent grièvement blessés. Là, les anarchistes voulaient atteindre M. Balet, alors substitut du procureur de la république.

Le spectacle de la maison dynamitée était terrifiant. Le cage du grand escalier était complètement effondrée; la rampe en fer était tordue et brisée; des débris de meubles, de tentures et d'objets de toutes sortes pendaient lamentablement au plafond. Les locataires affolés se précipitèrent vers le grand escalier; mais, ne trouvant qu'un trou béant, ils coururent aux fenêtres d'où ils appelèrent au secours. Les pompiers purent les descendre avec les échelles de sauvetage.

La police acquit enfin la certitude que ces attentats étaient commis par Ravachol et plusieurs complices. Les meilleurs limiers de la Sûreté furent mis à la recherche de ces misérables et parvinrent à découvrir les complistes, notamment un gamin nommé Simon, dit Bisouit. Mais l'auteur principal, Ravachol, restait introuvable.

Il se promenait tranquillement dans Paris et allait prendre ses repas au restaurant Vêry, 29, boulevard Magenta. Ce fut le beau-frère du restaurateur, M. Lhérot, qui prit renseignements l'anarchiste, d'après le signalement très précis que les journaux en avaient donné.

M. Lhérot fit part de ses soupçons à M. Drosch, commissaire de police, qui, le lendemain, se précipita à Ravachol au moment où il sortait du restaurant.

— Surtout, monsieur, j'ai une communication à vous faire, lui dit M. Drosch.

Et l'individu, visiblement troublé, à répondre: — Laissez-moi, monsieur, je ne vous connais pas.

Mais le magistrat ne se laissa pas intimider, quoique l'anarchiste tentât de faire usage d'un revolver dont il était porteur. Se voyant pris, l'anarchiste alla se réfugier dans une boutique voisine.

— A moi, vive l'anarchie! Je suis Ravachol. Mort aux bourgeois!

Toute la bande était maintenant sous les verrous. Mais la dénonciation de M. Lhérot appela la vengeance des compagnons de Ravachol. Celui-ci et ses complices devaient comparaître en cour d'assises le 26 avril. La veille, M. Lhérot recevait la lettre suivante:

Monsieur, C'est demain que se jugera l'affaire Ravachol; souvenez-vous qu'avant que le jugement soit prononcé, vous serez atteint par notre vengeance.

En effet, à neuf heures et demie du soir, une formidable explosion mettait en émoi tout le quartier de Châteaux d'Eau; le restaurant Vêry était complètement détruit par une bombe de dynamite. La détonation avait été projetée à plusieurs mètres de distance. Les tables, les chaises jonchaient le trottoir, ainsi qu'une quantité de débris divers.

Il y eut une quinzaine de blessés, dont plusieurs gravement atteints. M. Vêry et un de ses clients, M. Hamonard, ne survécurent pas à leurs blessures.

Le lendemain, le jury de la Seine, impressionné, accordait des circonstances atténuantes à Ravachol et à Simon, dit Bisouit, condamnés aux travaux forcés à perpétuité. Les autres furent acquittés. Mais Ravachol

n'en avait pas fini avec la justice. Traduit devant les assises de la Loire, pour plusieurs crimes perpétrés dans ce département, il fut condamné à mort et exécuté à Montbrison.

L'exécution de Ravachol n'arrêta pas le mouvement anarchiste. On eut encore, cette année 1892, à enregistrer plusieurs attentats, sans grande importance d'ailleurs. Puis Henry lança une bombe à l'intérieur du café Terminus, occasionnant d'importants dégâts.

Henry qui prenait la fuite, fut arrêté par le gardien de la paix Poisson au moment où il sautait sur un omnibus. Une lutte s'engagea entre les deux hommes, l'agent fut blessé d'un coup de couteau; il se laissa passer et prit la fuite; il se laissa passer et prit la fuite; il se laissa passer et prit la fuite.

Quant à Henry il devint un client de M. Deblier comme le furent plus tard Vaillant, qui jeta une bombe dans la salle des séances du Palais-Bourbon et Caserio, l'assassin du président Carnot.

Les anarchistes semblent aujourd'hui avoir oublié ces quatre exécutions capitales!

An moment où les bombes sont d'actualité, rappelons qu'un des mœurs de Paris possède, parfaitement intacte, la doxanne des bombes parisiennes, ses de celles qui avaient été préparées par Orsini; Pieri pour leur attentat contre Napoléon III.

Cette bombe, qu'on peut voir au musée de l'Opéra, dans la même vitrine que la bracelet sanglante du duc de Berri, diffère fort des bombes à renversement actuelles. Elle est en fonte et a la forme d'une grosse obéissance dont les aspérités étaient fermées par des cartouches.

L'intérieur, qui, comme de juste, a été vidé, contenait un explosif, des balles et des cils.

Ces bombes se lançaient à la main et faisaient explosion au premier contact. Deux furent jetées contre le carrosse de l'Empereur, le 14 janvier 1858. On sait qu'elles n'atteignirent pas Napoléon III, mais firent des victimes dans la foule.

Celle qui a été conservée fat saute entre les mains d'un complice au moment où il allait la lancer.

Mort de M. William Cullen Bryant.

New York, 15 février.—M. William Cullen Bryant, directeur du "Brooklyn Times" et secrétaire de l'Association des Journaux Américains, est mort aujourd'hui dans un sanatorium de Plainfield, N. J.

M. Bryant avait été frappé hier d'une attaque d'apoplexie.

Le Dr Harper.

Chicago, 15 février.—L'état du Dr William K. Harper, président de l'université de Chicago, se s'est pas amélioré, et il a été décidé qu'il serait opéré cette semaine, probablement vendredi, à l'Hôpital Presbytérien.

Le Dr Harper a subi l'opération de l'appendicite il y a quelques mois et il est maintenant atteint d'un épaississement des intestins.

Arrivée du Protocole.

Washington, 15 février.—Le protocole de "Saint-Domingue" a été reçu au Ministère d'Etat aujourd'hui et remis au Président par le secrétaire Hay. Il sera envoyé au Sénat cet après-midi ou demain.

Les Disciples de Terpsichore.

Une société nouvelle a fait hier soir son entrée dans le monde carnavalesque; et d'emblée, elle y a conquis droit de cité. La nouvelle-née n'a que six semaines, elle le prétend, mais ses allures, son dégingandage, sa desinvolture révèlent bien quelques mois de courrice. La coquette qu'elle est, nous juge bien naïf, bien simpliste pour vouloir nous faire croire à une lanterne quand c'est une vessie qu'elle nous présente.

Mais pardonnons-lui son blanc mensonge; il n'y a pas crime à cacher son âge; c'est bien pour qu'il tant d'hommes restent jeunes si longtemps.

Donc, hier soir, la salle Tulane ouvrait ses portes à un monde nombreux du night-life, un monde utilisant ne demandant qu'à célébrer intensément celle des Neuf Sœurs dont on a dit: "A la danse elle rend ses cils habiles."

"Terpsichorean Revelers" tel est l'appellation outre-canaïenne qu'on donne à leur organisation une centaine de jeunes gens, tous de joyeux vivants, bons zige, riant haut et ne voulant, en ces jours gras, se froiter qu'aux côtés joyeux, veloutés de la vie. Ces cent jeunes gens pour leur fête inaugurale ont donné un bal charmant qu'on ouvert deux ou trois tableaux qui seul, le bon goût, dépourvu de tout art, de toute prétention surtout, leur a inspirés.

Nos sociétés carnavalesques se sont presque toutes placées sous le patronage des divinités du paganisme ou des divinités qu'adoraient les Grecs et les Romains. Toutes ont un but commun: s'amuser, folâtrer; mais elles font souvent aussi œuvre utile, car nombre d'entre elles nous instruisent en même temps qu'elles nous éduquent le front et nous font goûter.

Pour n'avoir pas comme patron un dieu de second ordre tel que Comus, le dieu de la joie et des festins, ou Momus, le dieu de la raillerie et de la satire, les noces d'hier avaient comme patronne une fille de Jupiter, la plus gracieuse dans ses gestes, la plus souple dans ses mouvements, qui n'y a pas manqué de faire régner l'entrain d'un bout à l'autre de la soirée.

A neuf heures, sur un coup de sifflet, les "Terpsichoriens" se sont montrés en un groupe au milieu duquel se distinguaient leur chef et quatre lieutenants; ceux-ci étaient vêtus de dominos blancs, tandis que les subalternes — la subalternité n'est donc pas d'essence humaine, puisque sur l'Helicon elle existait — portaient des dominos de couleurs diverses: Bleu foncé, Bleu tendre, Rose, Lilas, Vert, Jaune, Rouge, Noir.

L'instant d'après, les chefs disparaissent du tableau, pour être réapparus sous les traits de Mousquetaires, ayant à leur suite un Roi et trois ducs.

Mais cette cour ainsi constituée, sans coup d'état, sans révolution, sans secousse, était sans femmes, et devinez-vous ce qu'on s'y serait ennuyé si Terpsichore n'avait soufflé à l'oreille du souverain que cet état de choses ne pouvait durer!

Bien vite, des hérauts partirent à la recherche d'une reine et de trois demoiselles d'honneur; et comme dans la salle il n'y avait que d'admirables filles, toutes reines par la beauté et par la grâce, la tâche leur fut aisée.

En effet, Mademoiselle Beulah Genin fut conduite au roi qui lui offrit sa couronne et son sceptre, et Mademoiselle Marcelle Lan-

nusse, Marcelle Ferchaud et Anita Boullay vinrent ensuite relever l'éclat du trône en acceptant d'être de la maison royale. Souverains et sujets firent plusieurs tours de la salle, salués au passage par de bruyants vivats, puis Terpsichore donna le signal de la danse. C'est alors que le désordre régna, un délire de bon sens maison s'entend. Dans tous les sens, et dans un ensemble charmant, les couples traversèrent la salle se livrant à des mouvements cadencés d'un rythme gracieux.

La salle était décorée aux couleurs lilas et jaune. Des plantes au centre, descendant une gigantesque ombrelle chinoise entourée de lanternes, le tout d'un heureux effet. Ça et là, le long des murs, étaient placés des arbrisseaux sur lesquels l'œil se reposait très agréablement.

Sommaire toute les "Terpsichoriens" n'ont pas fait les choses incomplètement. Costumes, décoration de la salle, musique, tout a été fort admiré; et l'an prochain, petit poisson qui sera devenu gros, nagera dans des eaux plus profondes et donnera plus d'éclat à ses ébats. Espérons, espérons, c'est le secret de vivre.

Les comités de faction étaient ainsi composés:

COMITÉ DE RÉCEPTION. Hon. Paul Capdevielle, M. J. A. Leclery, Armand Capdevielle, Chas. Dittman, Geo. U. Friedrich, Robert Stalg, Gus. Grail, Chas. D. Augustin, Henry Ferchaud, Sr.

COMITÉ DE SAC. MM. Bassière, Ruess, Paul Ville, Maurice Andry, Louis Cauché, Armand Guyot, Virias Gelpi, Ed. J. Bea, Ed. Gueydan, Paul Rabriel, Gus. Capdevielle, Geo. Baudéan, P. Jorda Kahle, Wm. Hughes.

Visiteur de distinction. Nous avons reçu hier l'agréable visite d'un jeune Français fort distingué, de passage à la Nouvelle-Orléans, M. le comte de Périgny; il était accompagné de notre éminent concitoyen et ami

M. le professeur Alcide Fortier. C'est la seconde fois que M. de Périgny visite notre ville; il y a fait un court séjour l'an dernier. Samedi prochain, l'Athénée Louisianais donnera en son honneur une fête intime.

Nous croyons savoir que M. de Périgny, dans la parole est savante et abondante, se livre à une causerie qui intéressera vivement l'assemblée; il parlera du Félibrige et de Mistral, qu'il connaît et dont il admire beaucoup le talent. Il dira délicieusement les choses, car c'est un homme d'une rare modestie, mais d'une grande valeur intellectuelle.

La grande et belle pièce de Hall Caine qui s'appelle "The Eternal City" obtient ici le succès qu'elle mérite, tout au grand, sinon plus, que celui qui la suivit sur chacune des principales scènes de l'Etat-Uni.

Il est vrai qu'elle est jouée à la Nouvelle-Orléans par une troupe d'élite, la troupe Baldwin-Melville, que les habitués du Greenwall n'ont cessé d'applaudir depuis le commencement de la saison.

A partir de dimanche en matinée: "The Suburban".

L'ESPRIT DES AUTRES. En lisant les "Déclarations de faillites": — Comment!... M. X... a fait de mauvaises affaires?... Je le croyais à la tête d'entreprises considérables! — Oui; mais il les a mangés!... — Un "entrepôtphage", alors!

THEATRES. — TULANE.

"Les Deux Orphelines". Le fameux drame de D'Ennery adapté à la scène anglaise que joue une troupe ne comptant pas moins de neuf étoiles, retrouve au Tulane le colossal succès qui ne l'a jamais quitté pendant de longues semaines à Boston, à Philadelphie, à Cleveland, à Pittsburg, à Chicago et à St-Louis.

Il est si rare que tant d'artistes ayant tous brillé au premier rang soient réunis dans une même troupe que le public s'empresse d'aller les applaudir comme ils le méritent.

Les représentations des "Deux Orphelines" sont vraiment uniques.

La semaine prochaine "Ivan le Terrible", avec Richard Mansfield.

leur attelé d'un cheval de la race la plus pure. — A l'hôtel... dit l'homme d'affaires.

Confortablement installé sur les coussins de maroquin violet, il parait s'absorber, durant un moment, dans la contemplation des choses extérieures.

Tout de suite, son escher avait traversé la place Valhubert et s'était engagé sur le quai Saint-Bernard, longeant le Jardin des Plantes.

L'après-midi, jusqu'à l'heure très belle, se gâtait visiblement.

De gros nuages gris contraient dans le ciel... La clarté s'éteignait... Une brise s'élevait... Les maigres arbres en bordure du quai frissonnaient de leurs quelques feuilles.

L'homme d'affaires laissa retomber son mouchoir.

Pais, se reconnoissant dans l'an des angles de la voiture: — Ouf!... dit-il.

Il avait heures de chemin de fer... Apparaissant, toute une semaine d'enquêtes, de marobes et de contremarques.

Et les nuits d'hôtel... De quel hôtel... Ou d'uberges... Et de quelles uberges... Et en Auvergne, encore.

Il en revenait moulu, rompu, il n'en pouvait plus! Mais il ne regretta pas ses fatigues. Certes non, car il se rapportait une telle compensation.

LYRIQUE.

C'est en foule que le public se porte au Lyrique pour assister au spectacle étrange et merveilleux que donne Miss Anna Eva Fay. L'artiste ne prétend rien de sur-naturel ni de miraculeux, mais elle est certainement de la force de ces fameux fakirs de l'Inde dont les exploits font songer aux siens.

Miss Fay débute par le tout bien connu dit du cabinet. Elle est attachée solidement dans un cabinet où sont placés des instruments de musique. Un rideau est abaissé et immédiatement tous les instruments résonnent. Le rideau est relevé et on voit que Miss Fay n'a pas bougé et est toujours solidement attachée.

Elle soulève une table rien que par la force magnétique; un mouchoir se tient debout sur un point et voyage sur le ciel. Tous les tours de Miss Fay sont exécutés avec une précision remarquable. Mais le plus étonnant, c'est, vers la fin de la soirée, quand, enveloppée d'un drap, elle répond aux questions que lui posent des spectateurs. Elle donne les noms de ceux qui posent les questions et leur répond. C'est véritablement extraordinaire.

ORPHEON. Le programme de cette semaine à l'Orpheon peut être à sa fois au rang des plus intéressants et des plus variés de la saison. Aus la salle est-elle fouillée à chaque représentation.

La jolie voix de soprano de Miss Wynne Winslow est tout simplement délicieuse à entendre, et elle est fréquemment applaudie, tout comme Mme Kathryn O'Connell dans une charmante comédie en un acte qui a pour titre "Emma's Dilemma".

Tous les autres artistes qui paraissent sont de premier ordre.

GREENWALL. La grande et belle pièce de Hall Caine qui s'appelle "The Eternal City" obtient ici le succès qu'elle mérite, tout au grand, sinon plus, que celui qui la suivit sur chacune des principales scènes de l'Etat-Uni.

Il est vrai qu'elle est jouée à la Nouvelle-Orléans par une troupe d'élite, la troupe Baldwin-Melville, que les habitués du Greenwall n'ont cessé d'applaudir depuis le commencement de la saison.

A partir de dimanche en matinée: "The Suburban".

L'ESPRIT DES AUTRES. En lisant les "Déclarations de faillites": — Comment!... M. X... a fait de mauvaises affaires?... Je le croyais à la tête d'entreprises considérables! — Oui; mais il les a mangés!... — Un "entrepôtphage", alors!

Feuilleton

— DE —

L'Abéille de la N. O. No 18 Commencée le 27 Janvier 1905

La Séductrice

GRAND ROMAN INEDIT

Par René Vincy

PREMIÈRE PARTIE

Toute Seule au Monde.

IV

LA PENTE DOUCE

Suite.

"Et je vous aime et je vous adore...."

"Et je vous engage ma parole de gentilhomme et d'honnête homme qu'aucun obstacle ne m'arrêtera!"

—Donc, Marthe avait penché la tête.... Elle paraissait accablée sous le poids de ce bonheur qu'elle n'avait jamais osé entrevoir.

Kille n'avait pas une pensée... pas une parole... pas un geste.... Elle était très pâle....

Sa jeune poitrine s'élevait et s'abaissait précipitamment sous l'étoffe claire et légère du long peignoir qui l'enveloppait....

Et, dans les mains d'Olivier, ses petites mains étaient agitées d'un continuel tremblement....

—Mais Olivier lui lâcha les mains... passa ses bras autour de son bonnet souple... l'attira contre lui....

—Alors, les lèvres presque contre ses lèvres, il continua: —Et puis, écoutez-moi encore, Marthe....

"Je ne veux pas que celle que j'aime, que celle qui sera ma femme soit plus longtemps une mercenaire à la merci d'étranger...."

—Et vous avez dit: "Oh! l'amour de maison...." et moi: "Oh! la maison d'amour...." en un mot: à Chaville....

—Marthe eut un faible battant de cil.... —Oui, à Chaville.... Deux jours après notre promenade, je me rendais acquiescent de cette. Et, maintenant, il est tout assésé.... Il est prêt à vous recevoir....

"Vous y serez chez vous...." —Et.... de temps à autre.... lorsque vous voudrez bien me le permettre.... je vous rendrai visite....

—En attendant que vous soyez une femme.... Marthe.... ma jolie Marthe.... Marthe aimée.... Marthe adorée....

De nouveau, Marthe avait relevé les yeux.... ses yeux embués d'une fine vapeur.... Olivier l'approcha encore.... Puis il se souleva un peu....

—Et ses lèvres effleurèrent celles de Marthe.... —L'effleurèrent.... O délice de l'amour! Olivier avait recommencé de parler.... Au fur et à mesure, ses phrases se faisaient plus ardentes.... Et l'étreinte dont il l'entourait se buste de la jeune fille se resserrait....

Toutefois sans une parole.... —Et elle essayait de ne pas l'entendre.... et elle essayait de

le reposer.... et elle essayait de se reprendre.... —Elle ne voulait pas se laisser aller sur la pente où il la poussait....

—Elle résistait à la tentation de cette voix qui lui disait les éternelles douceurs des passions partagées.... Elle haletait....

—Olivier.... je vous en supplie.... Rappelez-vous.... Vous m'avez promis que je n'aurais rien à craindre de vous.... —Paiquez tu seras ma femme, Marthe....

—Vous m'avez dit que l'on respecte ce que l'on aime.... —Paiquez tu seras ma femme, Marthe....

—Olivier.... —Il penserait d'une étroitesse de pins en plus étroite.... —Et ses yeux brillaient de la flamme anguste des passions immenses au même temps que de la flamme impure des mauvais desirs....

—Il ne se connaissait plus.... Marthe tenta de se dégager. Dans l'effort qu'elle fit, ses splendides cheveux d'or se détachèrent et s'écoïlèrent à ses épaules en un flot lourd que la pâle lumière d'une petite lampe placée plus loin faisait chatoyer....

—Olivier, je vous en supplie.... Il la maintenait doucement.... —Paiquez tu seras ma femme, Marthe....

—Votre femme, oui.... Mais

pas votre maîtresse avant.... Pas cela.... Olivier.... cela nous porterait malheur.... Oui, cela nous porterait malheur.... J'en ai la certitude....

Mais Olivier, l'étoquait de paroles calmes et passionnées.... —Peu à peu, Marthe se laissait aller....

—Elle glissait sur la pente.... La Pente Douce.... Elle était emportée ainsi que dans un grand tourbillon....

—Quelques choses de mystérieux amoillies sa volonté.... la rendait lâche....

Cependant, dans une reprise suprême elle réussit à se dégager et se dressa....

Mais, tout de suite, elle chancela.... Olivier n'avait eu que le temps de la recevoir dans ses bras.... Elle avait à demi perdu connaissance....

—Dans ses paupières closes, deux larmes.... deux perles.... jaillirent.... et lentement se mirent à couler le long de ses joues blanches....

Elle devait en pleurer bien d'autres!

leur attelé d'un cheval de la race la plus pure.... — A l'hôtel.... dit l'homme d'affaires.

Confortablement installé sur les coussins de maroquin violet, il parait s'absorber, durant un moment, dans la contemplation des choses extérieures.

Tout de suite, son escher avait traversé la place Valhubert et s'était engagé sur le quai Saint-Bernard, longeant le Jardin des Plantes.

L'après-midi, jusqu'à l'heure très belle, se gâtait visiblement.

De gros nuages gris contraient dans le ciel... La clarté s'éteignait... Une brise s'élevait... Les maigres arbres en bordure du quai frissonnaient de leurs quelques feuilles.

L'homme d'affaires laissa retomber son mouchoir.

Pais, se reconnoissant dans l'an des angles de la voiture: — Ouf!... dit-il.

Il avait heures de chemin de fer... Apparaissant, toute une semaine d'enquêtes, de marobes et de contremarques.

Cette compensation: la certitude morale que Marthe était bien la fille d'Hubert Lecastellier et de madame Mathilde de Sarlandos, laquelle avaient été tués par le baron Guillaume de Lantardes, il y avait de cela cinq mois.

Or, de cette certitude, il avait tiré la conclusion suivante: —Maintenant, mademoiselle Serat est à moi....

"Elle ne peut plus avoir aucun raison de refuser de devenir ma femme...."

Cette conclusion était passablement extraordinaire.

Mais elle était parfaitement logique d'après le calcul qu'établissait dans l'esprit de l'homme d'affaires....

—Homme de calcul, c'est-à-dire homme de calcul par excellence.